

Protect Me from What I Want

Catherine Cormier-Larose

Numéro 114, printemps 2013

Poésie autre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69163ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cormier-Larose, C. (2013). Protect Me from What I Want. *Inter*, (114), 14–15.

PROTECT ME FROM WHAT I WANT

CATHERINE CORMIER-LAROSE

C'est un fait, la littérature s'est emparée du milieu des arts. Dans cette interdisciplinarité si constante en art contemporain, les mots, souvent devenus matériaux, occupent une place de choix. Une des artistes qui m'a le plus touchée est assurément Jenny Holzer. Active depuis les années soixante-dix en prenant d'assaut les places publiques avec des textes souvent courts, à la manière de *statements*, elle les expose sur les marquises, les devantures de théâtre et de cinéma, les barricades des *buildings* en construction et même les vêtements. Pourtant, ce n'est que dans les années quatre-vingt-dix qu'une monographie a été écrite en prenant compte des textes de Jenny Holzer et en les considérant comme un matériau à la fois artistique et littéraire dont la reproduction intégrale et l'analyse devenaient essentielles. Aujourd'hui, c'est chose courante, mais cet affichage poético-artistique exige l'implication d'un public transformé en lecteur-spectateur.



> Marc-Antoine K. Phaneuf, *Moments magiques*.

Le lecteur-spectateur n'est plus nécessairement volontaire : il est n'importe qui en route vers n'importe où. Plutôt que de se rendre de son plein gré dans un musée ou une galerie d'art, d'aller à la rencontre de l'art, l'art vient à lui, le surprend au détour d'une rue et transforme son quotidien. C'est pourquoi il convient de parler d'un lecteur-spectateur involontaire qui, littéralement, fait face à l'art. Par le biais de l'art, la ville renoue donc avec son quotidien qui est ainsi déplacé, parfois même magnifié aux yeux du lecteur-spectateur, en confrontant le regard répétitif et inchangé qu'il pose sur la ville. La galerie d'art maintenant sans domicile fixe Dare-Dare a installé ses pénates éphémères sur le terrain vague qui borde la station de métro Saint-Laurent à Montréal. Avec son projet de poésie-écriture urbaine diffusé sur enseignes lumineuses, la galerie s'intéresse à ce regard hybride et involontaire mais touché, où la confrontation se fait autant du point de vue artistique que littéraire. Je me pencherai sur deux cas particuliers : la série *Red Shift* : un

compte à rebours pour rhabiller le temps de Daniel Canty et la série *Moments magiques* de Marc-Antoine K. Phaneuf. Ces deux artistes multidisciplinaires accomplis ne croient de toute évidence pas au cloisonnement des disciplines.

Publicité et quotidienneté

L'impact de la publicité peut être néfaste, de même que ses proportions. Sur Times Square à New York ou au centre-ville de Tokyo, les *billboards* sont parfois plus gros que les immeubles tours, rivalisant avec les gratte-ciel. En même temps, la modernité symbolisée par ces panneaux publicitaires est magnifique, elle touche au grandiose : des lumières et des couleurs, comme un musée en plein air ouvert 24 heures sur 24. L'effet pervers est que, de jour comme de nuit, l'insistance de la consommation nous tenaille ; elle est présente partout, affichée, multipliée, agrandie. Aujourd'hui plus que jamais, la célèbre formule de Descartes « Je pense donc je suis », pervertie par l'artiste états-unienne Barbara Kruger, devient plutôt : « *I shop therefore I am* ». Évidemment, des projets comme les enseignes lumineuses poétiques de Dare-Dare se dressent contre cette surconsommation. Par le même support publicitaire, le lecteur-spectateur est invité à s'interroger sur ses propres habitudes et ses réactions face à la pub.

L'aspect publicitaire des œuvres de Canty et de Phaneuf n'est pas qu'un canular, un pied de nez au monde engloutissant et omniprésent de la publicité ; il fait en sorte que l'œuvre n'engloutisse pas le lecteur-spectateur. Parce que ce dernier est habitué à être subjugué par la publicité, il ne se sent pas menacé par l'aspect monumental de l'œuvre, ni par son emplacement dans la ville. Au contraire, le lecteur-spectateur se sent attiré parce qu'il ne saisit pas ce que l'œuvre vend, ce qu'elle veut. Ce n'est qu'après avoir fait un travail d'analyse, un peu contre son gré, qu'il s'aperçoit que ce n'est pas une publicité et qu'il accepte de s'être laissé toucher par une œuvre d'art affichée dans la sphère publique. Parce qu'elle pose des questions et ne donne pas de réponses, parce qu'elle peut être interprétée de plusieurs manières, parce qu'elle n'attend rien en retour, l'œuvre installe son questionnement à même le quotidien du lecteur-spectateur et entre dans son intimité. Elle opère une transformation de l'espace public impersonnel en un espace intimiste, ouvert et littéraire.

Pour Blaise Cendrars, la publicité poétise le monde. Au lieu de le faire par des vers et une musicalité dans le rythme des strophes, elle le fait par un affichage urbain criard et coloré qui rythme chacune de nos promenades dans la ville. Il considère la publicité comme un art parce qu'elle se tient au plus près de la vie et qu'elle la transforme. Pour paraphraser Cendrars, disons que, si « publicité = poésie », nous devons ajouter que, chez Canty et Phaneuf, « publicité = poésie = art ».

Red Shift ou l'illusion d'un autre espace-temps

L'œuvre de Daniel Canty présentée au cœur du nouveau Quartier des spectacles à Montréal se positionne dans une histoire quasi oubliée de cet ancien quartier chaud de la ville. *Red Shift* propose un compte à rebours poétique en dix panneaux autour de la vie de cette effeuilleuse très populaire des années quarante, Lily St-Cyr, qui, faisant un *striptease* inversé, commençait donc son numéro très peu vêtue pour finir presque habillée. Les enseignes lumineuses fonctionnent de la même façon : elles débutent par une image forte, sensuelle, qui laisse peu de place à l'interprétation mais propose plutôt une image concrète (« Rouge, tes lèvres seules, entrouvertes sur la fin du monde. »), pour se terminer par une courte phrase poétique qui, elle, laisse tout à imaginer (« Le rougeoiement du soir dans l'est. »). Poème ouvert à l'interprétation, la série laisse de plus en plus au lecteur-spectateur l'espace nécessaire pour inventer sa propre histoire ou pour superposer ses propres expériences de vie aux panneaux, créant par le fait même un lien intime avec l'œuvre. Ainsi, une phrase telle que « Quand nous serons sans nom, nous oublierons qui nous sommes » peut très bien s'adresser à une nouvelle immigrante, une personne âgée ou quelqu'un en train de traverser un moment difficile.

La combustion humaine spontanée n'a rien à voir avec les brûlements d'estomac

Le *Red Shift* de Canty s'apparente selon l'artiste à ce que les astrophysiciens nomment le décalage au rouge (*red shift*), c'est-à-dire un signal infrarouge indiquant que l'univers poursuit son expansion, signal visible par des radiotélescopes. Son changement indiquerait le début de l'apocalypse, un lien que Canty relie à la transformation du quartier chaud montréalais en place culturelle, une mort en soi qui fait renaître quelque chose de ses cendres. Ses poèmes sont très visuels, jusque dans le langage utilisé, bien que parfois esquissés par des mots à saveur de fin du monde. Par exemple, cette phrase transformée en moment photographique parle d'un passé révolu mais encore présent : « D'anciennes vérités remontent du fond des chambres noires. »

Ne pas savoir quoi faire des moments magiques

Marc-Antoine K. Phaneuf est un collectionneur. Cet artiste amasse pour ensuite regrouper, en collections exceptionnelles et improbables, des trophées, des petites annonces, des magazines ou encore des phrases. Un peu à la manière surréaliste avec les objets trouvés (les fameux *ready-made*), Phaneuf expose ses collections mais toujours en les orientant de telle sorte qu'elles puissent poser un regard précis sur le monde dans lequel nous vivons. Pour l'œil averti, les inscriptions sur les trophées sont des clins d'œil à la vie personnelle de l'artiste ou au milieu de l'art contemporain ; les petites annonces rendent parfois mal à l'aise avec leurs nombreuses fautes d'orthographe et leurs demandes exagérées ou ridicules ; les magazines ne parlent que de Nathalie Simard et Guy Cloutier, les couvertures de *7 jours*, de *La semaine* et autres ayant couvert cette sordide histoire.

Dans le cas de son projet avec Dare-Dare, Marc-Antoine K. Phaneuf a amassé une série de « moments magiques » qu'il expose dans notre quotidien. Ses phrases nous laissent avec un sentiment de malaise, d'absurdité et d'incompréhension, mais aussi avec un sentiment de merveilleux suggéré que nous n'arrivons toutefois pas à atteindre simplement par la lecture. Or, elles nous bouleversent du simple fait que nous sentons une urgence : nous aurions dû sentir quelque chose. La lecture de la phrase « La combustion humaine spontanée n'a rien à voir avec les brûlements d'estomac » nous cloue sur place. Comment cela peut-il être un moment magique ? Le comparatif est absurde, mais il est rédigé d'une façon qui laisse peu de place à la figuration. Plus qu'une toile ou une sculpture, ces phrases rédigées à l'affirmative touchent, que nous le voulions ou non. Elles ne laissent

pas d'espace au lecteur-spectateur pour douter. Parfois très provocatrices (« Les vrais cerfs ne volent pas. »), parfois ludiques (« Manger de la soie dentaire n'amuse personne. »), elles jouent sur un terrain commun à l'artiste et au lecteur-spectateur. En utilisant seulement des phrases, l'œuvre demande au public de poursuivre la fiction dans laquelle il a été plongé par sa lecture. Toutes reliées de près ou de loin au spectacle, elles couvrent à la fois un espace public, festif et intime, de même que l'espace du Quartier des spectacles où elles sont présentées.

Protect Me from What I Want

Les œuvres de Canty et de Phaneuf, présentées sur des enseignes lumineuses et n'utilisant que des mots comme matériaux, entrent en dialogue avec les gens qui les croisent, dialogue qui vient de leurs propres expériences et prend place dans l'espace public. Elles participent d'un étonnant dynamisme qui branche la ville sur le haut voltage d'un questionnement essentiel au sujet du fait d'être, d'un sentiment d'appartenance, de l'existence dans le maelström de la jungle urbaine. Ces œuvres littéraires permettent aussi à un public néophyte de s'intégrer, de faire partie d'une œuvre d'art contemporaine.

Le titre de cet article est un emprunt à Jenny Holzer, un aphorisme de ses *Survival Series* : protégez-moi de mes désirs, de ce que je veux, de ce que la publicité m'offre ou encore de ces univers fabuleux et fictifs offerts par Canty et Phaneuf, univers qui me touchent plus que je ne l'aurais voulu. Cela dit, la lecture n'aide pas nécessairement le lecteur-spectateur à comprendre l'ensemble du projet : il doit se rendre sur place plus d'une fois afin de suivre le compte à rebours de Daniel Canty ou les moments magiques de Marc-Antoine K. Phaneuf. ◀



> Daniel Canty, *Red Shift*.
Photos : Dare-Dare.

CATHERINE CORMIER-LAROSE possède deux baccalauréats, une maîtrise et beaucoup de livres. Elle a publié dans différents périodiques dont *Mæbius*, *Esse*, *Jet d'encre* et *Estuaire*. Elle a de même participé à trois livres collectifs, *Les chats*, *Les monstres spectaculaires* (Éditions Rodrigol) et *Le livre noir de ta mère* (Éditions de Ta Mère). Elle a organisé de nombreuses lectures publiques, notamment au *Vendredi de poésie* à Québec, à la *Nuit de la poésie* au Saguenay, au *Marché de la poésie* de Montréal, au festival *Voix d'Amériques* et au OFF-FIL. Cormier-Larose fait partie d'un collectif de poètes, La Caravane poétique, qui performe lors de différentes soirées au Québec. Elle est également directrice artistique des Productions Arreuh qui s'intéressent aux pratiques poétiques dans l'espace public.